

de ligne

En ligne

13

dossier

Les revues,  
tout un monde!

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | janvier - mars 2014

cinéma du réel, rétrospective

Portugal, 25 avril 1974

au Centre Pompidou-Metz

Paparazzi!  
Photographes,  
stars et artistes

lire, écouter, voir

Vinyle, *not dead!*

page 3 **Vous avez la parole**  
Échos d'expo

page 4 **En bref**

page 5 **Portugal au réel**  
Voir Lisbonne et renaître,  
entretien avec Federico Rossin  
**En dehors du réel**  
À Paris, comment garder les « yeux ouverts » ?

page 9 **Au Centre Pompidou-Metz**  
L'esthétique du moustique

page 12 **Lire, écouter, voir**  
Vinyle, *not dead!*

page 14 **Dossier: Les revues, tout un monde!**

- Des revues en mouvement, par **André Chabin**
- Ces revues qui nous racontent des histoires, par **Manon Quinti**
- Passage en revues:
  - Une radio en papier, entretien avec **Jean-Michel Djian**
  - *Le Tigre*, par **Killoffer**
  - *La Revue dessinée*
- Soutenir les revues

page 24 **Ligne d'horizon**  
Lire entre les murs

page 26 **Venez!**

- Aux squats et cætera, ou filmer l'engagement au quotidien
- **Henri Atlan**, science en conscience
- La guerre manquante, entretien avec **Camille Saint-Jacques**
- La pub, reine du net! par **Abeline Majorel**
- **Jeu de société**: jeu de loi, entretien avec **Jean-Pierre Rosenczveig**

page 35 **Votre accueil**  
Place à la détente!

# édito

## Pochettes et surprises

Pour ceux qui comme moi ont vécu trois décennies au XX<sup>e</sup> siècle, chaque nouvelle année qui nous entraîne plus avant dans le XXI<sup>e</sup> siècle donne un peu le vertige.

Et pourtant, malgré – ou grâce à – l'omniprésence du numérique dans notre vie quotidienne, dans notre rapport à la culture et au savoir, le XXI<sup>e</sup> siècle réserve bien des surprises dans sa capacité à réinventer le meilleur des époques passées.

Ainsi, je n'aurais pas parié il y a dix ans sur le retour du disque vinyle, surtout en bibliothèque: pourtant, nous sommes heureux de vous annoncer dans ce numéro la création, ou devrais-je dire la récréation (la récréation ?), d'une collection de disques vinyles dans l'espace Musiques, pour le bonheur et la qualité d'écoute de tous les passionnés. Plus d'authenticité sans sons compressés, mais sans nostalgie du temps où l'on n'avait pas d'autre choix, même pour une écoute rapide, que de dépoussiérer ses 33 tours préférés en rentrant de l'école!

Une autre surprise: la vitalité des revues. Nous leur consacrons tout un dossier dans ce numéro, en lien avec le cycle de rencontres *Place aux revues*, proposé par la Bpi. Là aussi, le support physique reste une référence bien vivante, dans une complémentarité avec le numérique. Variété des modèles économiques, essor des *mooks*, qualité intellectuelle et graphique, capacité des éditeurs de tous types à faire preuve d'originalité et d'innovation: ce tour d'horizon promet de belles découvertes!

Puisse ce numéro vous donner envie de faire de nouveaux détours dans nos collections et nos propositions culturelles, pour y croiser sur votre chemin d'autres surprises et d'autres contenus bien dans leur siècle...

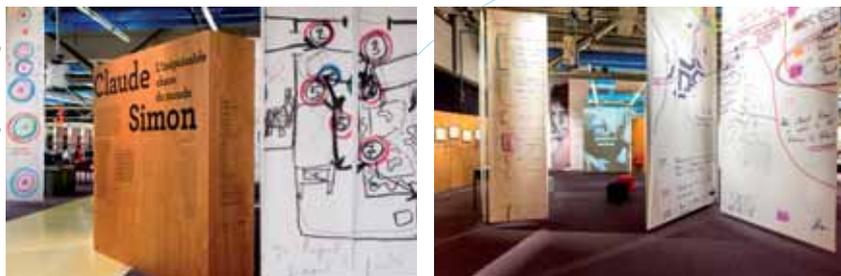
**Emmanuel Aziza**  
Directeur par intérim  
de la Bibliothèque publique d'information

# vous avez la parole

## ÉCHOS D'EXPO

Camille, Axelle, Marion et Safia sont étudiantes à l'École Supérieure des arts appliqués Duperré (Paris). Elles sont venues avec leur professeur de Lettres visiter l'exposition *Claude Simon*. Elles portent sur cette œuvre un regard attentif aux couleurs et aux formes.

Photos : Vinciane Verguethen © Bpi



L'exposition *Claude Simon, l'inépuisable chaos du monde*



Axelle

3

vous avez la parole: Échos d'expo

Ce que j'ai préféré, c'est peut-être la façon dont il nourrit son travail, comment il le conçoit. Un peu comme un agencement d'archives, un travail au sens étymologique du mot : construction et labeur aussi, non pas comme un « talent d'écrivain » mais plus comme une composition. Ce qui explique beaucoup ce que j'avais ressenti à la lecture, l'approche spatiale de son écriture. Il n'utilise pas l'espace comme un ressenti mais il utilise l'écriture pour faire ressentir l'espace : ce que je trouve assez frappant et qui se voit dans tous les schémas ou les photographies. Les manuscrits, c'est réjouissant. De voir le véritable objet, c'est toujours réjouissant. On avait connaissance des schémas, on en avait abordé pas mal l'année dernière. Mais j'avais l'impression que c'était une façon d'ordonner ses idées plus qu'une étape clef de son travail. Cela semblait un peu *post-it*, à côté, un petit peu « accessoire », alors qu'avec l'exposition, on comprend bien tout l'aspect vraiment laborieux de sa démarche du vrai travail, très loin de l'image de l'écrivain ou du peintre inspiré qu'on peut parfois avoir. C'est très rassurant et très agréable pour nous. Peut-être parce que, nous aussi, on peut avoir ce genre de démarche ou on peut nous apprendre à avoir ce genre de démarche. Sans se prendre pour Claude Simon bien sûr!

Propos recueillis par **Cécile Denier**, **Florian Leroy** et **Catherine Revest**, Bpi.



Camille

Nous avons étudié Claude Simon l'année dernière. Nous avons lu des extraits du *Jardin des plantes*, de *La Route des Flandres*... C'était dans le cadre d'un cours sur le Nouveau Roman. Dans l'exposition, j'ai bien aimé les choses qui sont mises en avant par les formats verticaux, ça met en lumière certaines informations des cartels, pas forcément évidentes à comprendre. Les couleurs des manuscrits aussi sont assez surprenantes, le côté pictural, c'est presque de la matière. L'adaptation cinématographique de *Triptyque*, je ne sais pas trop en parler, ce n'est pas encore digéré. C'est un peu comme un collage, un agencement de couleurs, de personnages, on réentend la musique en *pop-up*, comme un thème réinjecté. On sent bien la structure, même si on ne comprend pas tout à fait...

Safia



Claude Simon est beaucoup plus polyvalent que ce que j'imaginai, on n'avait pas cette vision-là avant l'exposition, on ne connaissait pas du tout son travail sur la photo et la vidéo.

Marion



C'est une découverte. Ce qui est intéressant, c'est de voir tous les matériaux. Pas seulement les manuscrits mais aussi les cartes postales, les notes, les schémas... ça montre le processus de construction, de déplacement, de ratures... ce qu'on n'imagine pas franchement quand on a le bouquin bien imprimé.

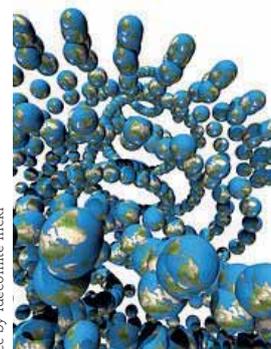
# en bref



© Eve Dufaud



© photo de Florian Jomain



cc-by-fdecomite flickr

## GUITARES ÉCRIRE À LA CROISÉE DES ARTS

Quatre garçons réunis dans une formation singulière et méconnue : le quatuor de guitares. Invité de nombreux festivals en France et à l'étranger, le Quatuor Éclisses explore des répertoires variés et originaux : du tango argentin à l'opéra italien, de la musique baroque aux pièces contemporaines.

### Concert à la Bpi

avec

**Arkaïtz Chambonnet, Benjamin Valette, Pierre Lelièvre, Gabriel Bianco**

en partenariat avec le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris

**Samedi 1<sup>er</sup> février  
19 h, Espace Musiques**

Écrivains, universitaires et critiques se proposent de réfléchir ensemble et en public aux courants qui se dessinent dans le fait littéraire contemporain, tant sur le plan des formes que des contenus, en mettant l'accent sur les échanges avec les autres arts. Séance inaugurale de la 7<sup>ème</sup> édition des **Enjeux contemporains de la littérature**, festival organisé par la Maison des Écrivains et de la Littérature. Pour en savoir plus : [www.m-e-l.fr](http://www.m-e-l.fr)

**Points de vues, les perspectives à l'œuvre**  
Débat/Échanges  
avec notamment  
**Dominique Viart, Georges Didi-Huberman, Marianne Alphant, Sinziana Ravini, Cécile Wajsbrot et Jean-Max Colard**

**Mercredi 29 janvier  
19 h, Petite Salle**

## PLUS BLANC QUE BLANC

Né aux États-Unis à la fin des années 1980, le concept de « blanchité » décrit les modalités par lesquelles des individus ou groupes peuvent adhérer ou être assignés à une « identité blanche » socialement gratifiante. Il permet notamment d'interroger la dimension racialisante des représentations médiatiques.

### Cycle Lire le monde

**« Blanchité », racisme, médias : comment sont représentées les minorités ?**

avec **Maxime Cervulle**, auteur de *Dans le blanc des yeux : diversité, racisme et médias*, Amsterdam, 2013 et l'un des auteurs de *De quelle couleur sont les Blancs : des « Petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*, La Découverte, 2013

**Lundi 3 février  
19 h, Petite Salle**

## NOUVEAU !

Enjeux globaux, nouveaux équilibres Nord-Sud, régulations internationales, espionnage post-moderne, diplomatie culturelle et *soft power*... La Bpi propose un nouveau cycle de rencontres autour des questions internationales. Journalistes, universitaires, mais aussi artistes, praticiens et scientifiques sont invités à expliquer les mutations en cours. Ces séances seront parfois accompagnées d'ateliers interactifs pour se confronter de manière pratique à ces nouvelles réalités.

### Cycle Mutations, enjeux internationaux

**Lundi 31 mars  
19 h, Petite Salle**

# Portugal au réel

Cinéma du réel  
du 20 au 30 mars

Rétrospective:  
Portugal, 25 avril 1974  
Uma Tentativa de Amor  
une programmation  
de Federico Rossin

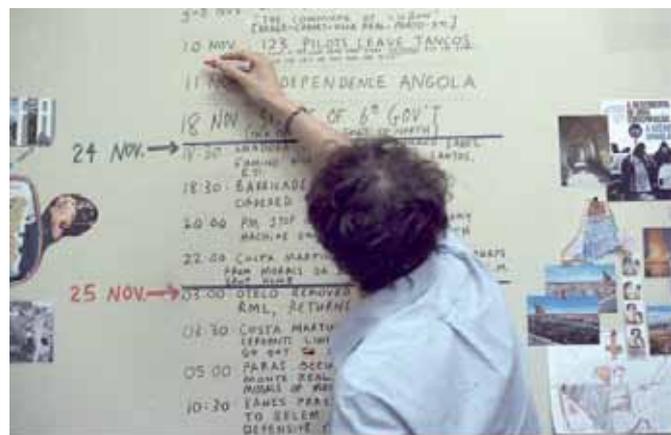
## VOIR LISBONNE ET RENAÎTRE

Il y a tout juste quarante ans, le Portugal se libérait de près d'un demi-siècle de dictature. Les cinéastes étaient là. Pour filmer la liesse populaire, les expérimentations sociales et politiques, mais aussi pour faire avancer la révolution à travers l'outil cinéma. Ces œuvres cinématographiques, il importe aujourd'hui encore de les montrer et de les voir, nous dit Federico Rossin, critique de cinéma et auteur de la rétrospective Portugal pour le festival Cinéma du réel.

### Entretien avec Federico Rossin

**Quel sens prend cette rétrospective sur le cinéma de la révolution des œillets dans votre parcours de programmeur ?**

Pour moi, programmer ce n'est pas seulement faire des recherches sur l'histoire du documentaire ou sur les formes de documentaires. En tant que programmeur, j'essaie avant tout de trouver des liens avec le présent, pour mieux comprendre la situation: où on est et pourquoi on vit dans cette époque. Depuis que je programme pour le Réel ou pour d'autres festivals, j'ai toujours essayé de tisser ces liens, de faire parler des voix et des formes du cinéma documentaire du passé au présent. Et pas seulement en essayant de montrer des films oubliés, ou qui ne correspondent pas aux canons du film documentaire. Chaque programme est conçu en soi comme un essai de compréhension du présent politique.



*Gestos e Fragmentos - Ensaio Sobre os Militares e o Poder,*  
d'Alberto Seixas Santos, 1982

D.R.

**En quoi, selon vous, ces documentaires portugais des années 1970 peuvent-ils éclairer notre présent ?**

Je veux montrer le cinéma qui sortait de quarante-huit ans de dictature sanguinaire et impitoyable, et montrer comment une génération a appris l'outil cinéma pour lutter dans la rue, pour documenter la révolution. Je voulais justement projeter ces films aujourd'hui en France pour montrer que même si on est étranglé dans un présent qui nous impose des modèles économiques impitoyables, il faut penser autrement des formes de luttes cinématographiques et politiques. C'est aussi une programmation pour donner de l'espoir, pour donner des idées de révolte visuelle.

5

Portugal au réel: Voir Lisbonne et renaître

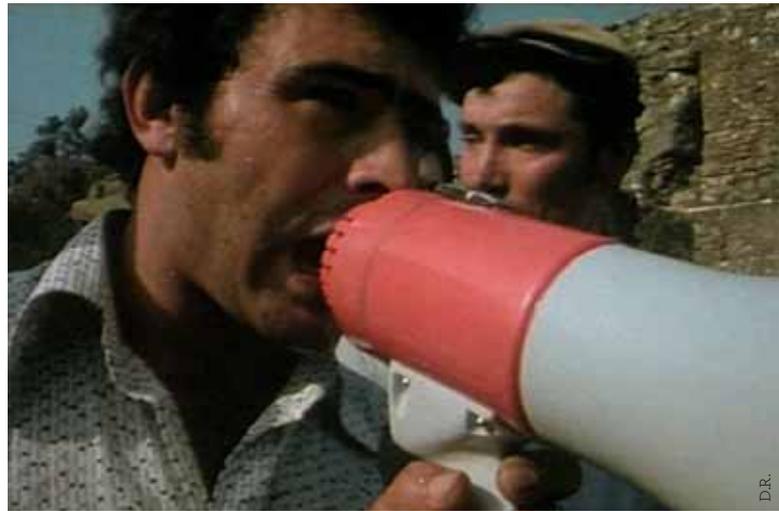
suite

**Beaucoup de films proviennent de la Cinémathèque portugaise, actuellement en situation difficile. Pouvez-vous nous parler du rôle de cette institution pour la diffusion du cinéma portugais ?**

Je crois que la Cinémathèque portugaise est la meilleure d'Europe. Vraiment. Elle est aujourd'hui menacée par une agression politico-économique. Mais c'est un lieu de recherche, de culture. Pour toutes leurs grandes rétrospectives, ils ont édité des livres magnifiques. L'histoire de l'après-dictature est aussi passée par le cinéma, par les ciné-clubs des années 1960 animés par une jeune critique qui, après, est devenue une nouvelle génération de cinéastes. Tout cela a enrichi la Cinémathèque qui venait de naître. Grâce à elle, et au prêt des copies, tous les films de cette rétrospective sont présentés sur pellicule. Depuis longtemps, la Cinémathèque mène une vraie politique culturelle en tirant des copies neuves, en restaurant les films sur le support photochimique d'origine et pas sur support numérique. C'est ça qu'il faut faire. Mais ce n'est plus fait, ni en France, ni ailleurs, sauf peut-être au Film Museum de Vienne.

**Comment, au moment de leur création, ces films ont-ils été diffusés au Portugal ?**

Le cinéma a joué un rôle essentiel pendant les premiers mois, et tout au long des deux premières années de la révolution. Après, comme on le sait, la révolution a été cassée par le parti socialiste. Prenez l'exemple de *Torre Bela* de Thomas Harlan, un film qui a joué un rôle très important au Portugal. Thomas Harlan a filmé les paysans portugais qui occupaient les terres. Pendant le tournage, il montrait aux paysans les rushes du film et les incitait à la révolte. Il les incitait au passage à l'acte. On est très proche du modèle russe de Medvedkine : montrer les images de la révolution aux révolutionnaires eux-mêmes pour trouver une force, un élan. Et ça a marqué les cinéastes portugais qui étaient là. Ils ont commencé à travailler à partir de cet exemple, qui est devenu célèbre. Beaucoup de collectifs se sont formés, ils ont tourné à la campagne et dans les villes. Et ils ont montré la révolution en actes : les occupations de terres, de casernes, le peuple en fête et la société qui retrouvait la joie.



*As Armas e o Povo, Trabalhadores da  
Actividade Cinematográfica, 1974-1975*

D.R.

**Est-ce que la diffusion de ces films montrant la fin d'un régime dictatorial a participé au mouvement de décolonisation ?**

L'économie est plus forte que le cinéma, c'est elle qui a fait avancer la décolonisation. D'ailleurs, c'est elle aussi qui a fait tomber la dictature salazariste. Le poids économique de la guerre coloniale était tellement élevé que c'est justement l'armée qui s'est révoltée contre la dictature. Le financement de ces colonies n'était plus tenable. Pas mal de films l'ont raconté, et la réflexion post-coloniale se poursuit aujourd'hui. Selon moi, c'est maintenant, suite à l'arrivée d'émigrés pendant l'essor économique des années 1990 à 2000, que le Portugal se retrouve confronté à la question coloniale. Dans les années 1970, c'est plutôt la littérature, avec l'exemple évident d'António Lobo Antunes, qui s'en était emparé.

**Est-ce qu'actuellement ces films sont toujours vus par les Portugais ? Et notamment par les jeunes documentaristes portugais ?**

Aujourd'hui, il y a au Portugal un véritable désir de découvrir ou de redécouvrir le cinéma de cette époque. Ça c'est intéressant. J'ai découvert certains de ces films grâce à une rétrospective organisée il y a quelques années, par le festival Panorama à Lisbonne. Avec de nouveaux textes et de nouvelles critiques. C'est un festival sur les jeunes cinéastes portugais. Après la génération des « pères » qui a fait la révolution, celle des fils, si l'on peut dire, celle des grands réalisateurs comme Pedro Costa ou João Canijo, n'a presque jamais abordé le sujet de la révolution. Dans les rares occasions où ces réalisateurs, qui ont aujourd'hui



Torre Bela, Thomas Harlan, 1977



Deus Pátria Autoridade, Rui Simões, 1975

autour de cinquante ans, se sont exprimés, ils ont dit qu'ils s'intéressaient à la musique punk, à la culture underground et au cinéma mais qu'ils croyaient que la révolution avait échoué à refonder la société portugaise. Cette génération rencontre aujourd'hui de jeunes cinéastes qui, par contre, sont très intéressés par le sujet révolutionnaire. Ils filment dans la rue comme leurs « grands-pères » filmaient en 1974 avec des moyens légers (16 mm). Aujourd'hui, on filme avec des petites caméras. Et ce lien, que je qualifierais de « technico poétique », c'est très fort. Mais les réalisateurs quinquagénaires commencent aussi à s'intéresser à ce trou noir de leur mémoire.

### Dans la rétrospective, s'il ne fallait voir que trois films, lesquels retiendriez-vous ?

Il faut voir *As armas e o Povo*, tourné dans les premiers jours de la révolution, avec la présence incroyablement forte, magnifique, de Glauber Rocha, le grand cinéaste brésilien. C'est un film de la révolution. Après il faut voir le film de Fernando Lopes, *Nós Por Cã Todos Bem*, c'est un film qui ne filme pas la révolution frontalement, mais qui filme la campagne et la prise de conscience politique qui va avec la naissance de l'amour pour le cinéma. C'est un vrai chef-d'œuvre du cinéma. Et, en dernier, *Gestos e Fragmentos* d'Alberto Seixas Santos, c'est avec lui qu'on va clore la rétrospective. C'est un film de l'après coup, avec la présence inoubliable de Robert Kramer.

D'après les propos recueillis par **Arlette Alliguié** et **Marie-Hélène Gatto**, Bpi

## Chronologie de la révolution des œillets

**Septembre 1973**, naissance au sein de l'armée portugaise du Mouvement des forces armées (MFA) qui cristallise l'opposition au régime salazariste et à sa politique coloniale.

**Février 1974**, publication du livre *Le Portugal et le futur*, dans lequel le général Spínola prône la démocratisation du pays et la décolonisation.

**16 mars**, les généraux Spínola et Costa Gomes, respectivement vice-chef et chef des armées, démissionnent de leur poste.

**25 avril**, le MFA s'empare des points stratégiques du pays, entraînant la chute de la dictature. Les soldats et les civils fraternisent sur le marché aux fleurs de Lisbonne, un des lieux symboliques de la révolution dite des œillets. Le pouvoir est confié à une Junte de salut national.

**29 et 30 avril**, retour des exilés, le socialiste Mário Soares et le communiste Álvaro Cunhal.

**1974-1976**, période troublée du Processus révolutionnaire en cours (PREC), pendant laquelle se succèdent six gouvernements provisoires, qui mettent en place mesures sociales, nationalisations, indépendance de la Guinée-Bissau, du Mozambique et de l'Angola. À Lisbonne, on refait chaque jour le monde, tandis que socialistes et communistes s'affrontent, parfois violemment.

**2 avril 1976**, le Portugal se dote d'une nouvelle constitution.

**25 avril**, premières élections libres depuis 50 ans. Les socialistes, conduits par Mário Soares, remportent les législatives.



# en dehors du réel

Moments forts mais fugaces, les festivals permettent le temps d'une édition d'explorer une thématique, d'éclairer un cinéma national voire comme dans la rétrospective du festival Cinéma du réel une période particulière. Mais la diffusion passe également par d'autres relais : les cinémas indépendants, les associations...



D.R.

*La Dernière fois que j'ai vu Macau* de João Pedro Rodrigues et João Guerra da Mata, 2012



D.R.

*Passeio de Domingo (Sunday Drive)* de José Miguel Ribeiro, 2009

## À Paris, comment garder les « yeux ouverts » ?

L'association Olho Aberto (en français, l'œil ouvert) naît en 2006 d'un rêve de cinéophile : partager avec le public parisien, lusophone ou non, un rendez-vous régulier autour de la langue portugaise et du 7<sup>ème</sup> art.

Un projet à la fois séduisant et fragile, car l'association ne peut compter que sur le bénévolat de passionnés, soit une équipe de cinq à dix personnes selon les séances, et sur la contribution financière, elle-même aléatoire, de l'Institut culturel portugais.

Les séances font la part belle aux courts métrages, aux documentaires et aux films d'animation, tous ces films qui échappent au circuit traditionnel du cinéma commercial. Derrière l'intérêt revendiqué pour le format court et son actualité se cache aussi une ambition : rencontrer et promouvoir les créateurs contemporains, montrer leurs premiers essais et suivre leurs parcours.

Rencontres et cartes blanches se succèdent au Studio des Ursulines, partenaire de l'association : Inês de Medeiros, Miguel Gonçalves Mendes, la Casa da animação de Porto, Ruy Gerra... Les films, présentés dans leur format original, viennent parfois de l'Agência da curta metragem de Vila do Conde, ou de la Cinemateca portuguesa de Lisbonne. Et, au-delà de ses propres manifestations, Olho Aberto conseille d'autres lieux ou institutions.

Aujourd'hui, l'association ressent le besoin de faire le point. Comment pérenniser son activité dans une ville si riche en événements culturels ? Comment fidéliser la communauté lusophone ? Quels partenaires démarcher ? Forte de son expérience, consciente des difficultés, Olho Aberto n'a pas l'intention de fermer l'œil.

D'après les propos d'**Elisabete da Silva Fernandes**, enseignante et programmatrice, recueillis par **Arlette Alliguié** et **Marie-Hélène Gatto**.

# au Centre

Pompidou-Metz

**Paparazzi!**  
Photographes,  
stars et artistes  
du 22 février au 9 juin  
Centre Pompidou-  
Metz

## L'ESTHÉTIQUE DU MOUSTIQUE



Agence Pierluigi,  
*Les photographes*  
attendant Anita Ekberg  
à la passerelle de l'avion,  
1959

© Collection Michel Gimtiès - © Attribué à Pierluigi Praturlon/DR

**Paparazzi!** Le mot claque comme une insulte. Contraction de *pappataci* (petits moustiques) et de *ragazzi* (jeunes garçons), le terme désigne depuis *La Dolce Vita* de Fellini les nuées de photographes traquant une célébrité. L'exposition au Centre Pompidou-Metz : *Paparazzi! Photographes, stars et artistes*, montre que la photographie paparazzi a une esthétique bien particulière qui irrigue la création contemporaine.

Lorsque Laurent Le Bon, directeur du Centre Pompidou-Metz, a proposé à Clément Chéroux, conservateur au Mnam, de faire une exposition sur la photographie paparazzi, celui-ci a immédiatement accepté: « Je considère qu'il faut envisager la photographie comme un ensemble incluant toutes les pratiques photographiques. Beaucoup d'artistes des xx<sup>e</sup> et xx1<sup>e</sup> siècles qui utilisent la photographie ont regardé les pratiques appliquées de la photographie que sont la photographie paparazzi, la photographie d'amateur, tous les divers usages de la photographie. Le projet de l'exposition est précisément sur ces relations entre la photographie et l'art ». Pour cette exposition, Clément Chéroux s'est associé à Quentin Bajac, conservateur au MoMA et à Sam Stourdézé, directeur du Musée de l'Élysée (Lausanne).



Avec beaucoup d'humour, l'artiste britannique Alison Jackson photographie les sosies de célébrités dans des situations banales ou improbables.

Alison Jackson, *Bush with Rubik's Cube*, 2008

« La photographie de célébrités telle qu'on la conçoit aujourd'hui existe depuis les débuts de la presse illustrée », rappelle Clément Chéroux, « c'est-à-dire depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle. Dès qu'il y a eu de la presse illustrée, il y a eu la tentation de montrer des photos de personnes célèbres dans leur intimité ». Erich Salomon, « le roi des indiscrets », est sans doute l'un des premiers photographes à s'affranchir des codes de la photographie officielle et à se glisser derrière les coulisses de la vie politique et mondaine pour en dévoiler les secrets. Mais le phénomène prend à partir des années 1950 et 1960 une autre ampleur. « En nommant un de ses personnages Paparazzo », ajoute Clément Chéroux, « Fellini fait *exister* cette pratique déjà présente depuis une cinquantaine d'années. À partir de ce moment-là, ça devient un phénomène qu'on commence à étudier et dont les artistes eux-mêmes s'emparent. »

### Stars et paparazzi : je t'aime, moi non plus...

Les commissaires de l'exposition se sont intéressés au couple célébrité/photographe. La première, souvent une femme, peut être sous les feux de la rampe pour différentes raisons : talent, position sociale, action d'éclat... Le paparazzi cherche à révéler la part d'ombre qu'elle désire garder secrète. Pour cela,

il est prêt à tout : filature, planque, recours à des indicateurs... Entre les deux protagonistes se noue une relation complexe, souvent violente. Le photographe traque, la star se cache, se sauve, agresse parfois à son tour. Mais la relation évolue quelquefois vers une forme de complicité, de jeu. Gainsbourg invite ainsi Rostain et Mouron à le photographier dans son intimité avec Bambou et leur fils.

Si les situations où la star pose ostensiblement sont évoquées dans l'introduction « Tapis rouge », les commissaires ont préféré concentrer leur propos sur la photographie « volée ». « L'acte photographique est le plus souvent un acte de violence », précise Clément Chéroux, « on arrache une photographie de la star ». Ce choix pose la question épineuse du statut juridique des images présentées. Les procès en effet sont nombreux, les jugements rendus varient en fonction des circonstances. Pour cette exposition, les commissaires ont dû avoir recours à un cabinet d'avocats spécialisés. À cette problématique juridique, s'ajoute celle, plus large, des conditions de présentation. Peut-on montrer n'importe quelle image de paparazzi ? « Je considère », répond Clément Chéroux « qu'on peut, et même qu'il devient nécessaire de montrer cette image, à partir du moment où on le

Cindy Sherman, *Untitled Film Still, 1980*

fait dans un contexte, dans un environnement, où elle pose une question à celui qui va la regarder. Pourquoi a-t-elle été faite? Par qui? À quelle fin? À partir de là, si une image continue à poser une question, il n'y a pas de raison de ne pas la montrer. »

### Clichés en rafales

Les conditions de prise de vue, le matériel utilisé donnent aux photographies de paparazzi des qualités plastiques particulières. Le flash, le téléobjectif écrasent les plans, la rapidité de la prise de vue donne un certain flou et un cadrage souvent bancal. On recourt parfois à l'agrandissement... Pour Clément Chéroux, ces caractéristiques plastiques, que l'on pourrait appeler stéréotypes de la photographie paparazzi, participent à la définition de son esthétique. Celle-ci inclut également des gestes et des postures spécifiques. La main devant le visage est ainsi devenue un archétype de la photographie de star. « À partir d'un certain moment, » poursuit Clément Chéroux, « ces caractéristiques qui étaient involontaires, déterminées par les conditions de réalisation des images, ont été revendiquées par des artistes dans le but de faire passer un message, de faire une œuvre sur leur intimité, sur la société du spectacle... » Le monde de la mode, avec Richard Avedon, celui de l'art, dès les années 1960 avec le pop art notamment, ont très vite repris ces codes. Aujourd'hui, des artistes comme Cindy Sherman, Richard Prince, Armin Linke, ou Thomas Demand questionnent encore cette esthétique. Clément Chéroux cite notamment le travail d'Alison Jackson, une artiste anglaise fascinée par l'univers des stars. Depuis une quinzaine d'années, elle photographie des sosies de célébrités dans des situations souvent terriblement banales. Imagine-t-on Mike Jagger repassant sa chemise? Ou la princesse Diana, en plein shopping, croisant dans la rue Marilyn, les bras également chargés de sacs? Il faut un petit moment avant de réaliser que cette image, qui a toutes les caractéristiques d'une « vraie image volée », est en fait une reconstitution.

Ron Galella, *Jackie O. and Ron, New York, 1971*

L'exposition présente ainsi à la fois des images qui ne relèvent pas d'un projet artistique mais qui ont néanmoins de véritables qualités plastiques, et des œuvres qui partagent la même esthétique mais s'inscrivent dans une démarche artistique. Elle montre la porosité entre la photographie paparazzi et la photographie d'art et interroge le statut esthétique de ce qu'on regarde. « Ce que je trouve passionnant avec la photographie », ajoute Clément Chéroux, « c'est que ça modifie complètement les règles ou les idées que l'on se fait de l'art. La photographie n'a cessé de faire exploser les catégories, les idées, la conception classique de ce qu'on appelait une œuvre d'art ou un artiste. L'exposition travaille sur ces déplacements, ces contradictions... » Les authentiques paparazzi que sont Rostain et Mouron exposent depuis quelques années, dans les musées, des travaux qu'ils revendiquent comme des œuvres d'art: le contenu des poubelles de célébrités, dérobé à leur insu, disposé sur une grande surface, et rangé par type de produits ou par couleurs.

Mais à l'heure de la généralisation des appareils numériques, transformant tout un chacun en paparazzi potentiel, et de la profonde crise que traverse la presse, quel avenir pour cette profession? À ceux qui s'en inquiètent ou s'en réjouissent, Clément Chéroux répond, confiant: « Le travail d'investigation, de traque, de planque d'un vrai paparazzi n'est pas à la portée de n'importe quel passant et de son téléphone portable. Je pense que ce type de photographies de haute volée, ce qu'on pourrait appeler le haut de gamme de la photographie paparazzi, a encore de belles années. »

D'après les propos de **Clément Chéroux**, recueillis par **Marie-Hélène Gatto** et **Caroline Raynaud**, Bpi

# lire, écouter, voir



cc-by - Bruce Berrien flickr



## VINYLE, NOT DEAD!

**Sortez le disque de la pochette, posez le délicatement sur la platine, saisissez le bras de votre main droite et déposez-le minutieusement sur la galette qui tourne. Il ne vous reste plus qu'à vous installer confortablement et à écouter ce son incomparable tout en regardant la pochette. Bienvenue dans le monde du vinyle.**

### Un retour en force

Phénomène de mode, ou réel regain d'une pratique d'écoute différente ? Il est trop tôt pour le dire. Pourtant les faits sont là, les chiffres parlent. Avec une progression constante des ventes depuis six ans, la réouverture de boutiques et la création de nouveaux labels spécialisés, le vinyle se porte bien. Même s'il faut relativiser les chiffres par rapport à la totalité du marché, le vinyle attire, le vinyle plaît.

Longtemps réservé aux collectionneurs ou aux nostalgiques, il a retrouvé sa place dans les bacs. Aujourd'hui les vinyles représentent 70 à 80 % des ventes chez les disquaires indépendants. De fait, les enseignes spécialisées se multiplient, à Paris mais aussi en région. Depuis deux ans, ces boutiques ont même leur jour de fête avec le Disquaire Day. Elles ont su investir leurs quartiers respectifs, ont bien compris l'importance d'une présence sur internet et des réseaux sociaux pour attirer

une clientèle jeune, créer des communautés fidèles. Objet trans-générationnel, le vinyle attire aussi bien les quinquas que les *digital natives*, ces jeunes qui n'ont connu que le son numérique.

Largement supplanté par l'arrivée massive du CD dans les années 1980, le support vinyle survit d'abord dans les registres du hip-hop, du reggae et de l'électro. Les groupes de la mouvance trip-hop comme Massive Attack, Daft Punk ou Fatboy Slim remixent de vieux morceaux soul, funk et jazz qui suscitent la curiosité d'une nouvelle clientèle. Et celle-ci cherche chez les disquaires les albums originaux.

Aujourd'hui, c'est le pop-rock qui fait les beaux jours du vinyle. Au palmarès des ventes, on retrouve l'incontournable *Random Access Memories* de Daft Punk, mais aussi beaucoup de groupes de rock indépendants comme Vampire Weekend, Mumford & Sons, Tame Impala ou The National.

### Un support plébiscité par les artistes

Les artistes ont bien saisi l'intérêt du format : huit sur dix proposent leurs nouveautés au format 33 tours. L'un des précurseurs de cette tendance, Jack White, fondateur des White Stripes, avait proposé dès 2003 une version vinyle de l'album *Elephant*. Selon lui, « on ne possède pas réellement un album

tant qu'on ne l'achète pas en vinyle ». La fin des réseaux de distribution couplée aux stratégies commerciales agressives de variation des prix du CD, qui ont contribué à le réduire au rang de produit de consommation courante, incite de plus en plus d'artistes à demander une sortie vinyle. Pour eux, ce support, même pressé en très petite quantité, permet de laisser une trace pérenne de leurs œuvres.

### Une œuvre d'art ?

Ce qui attire dans le vinyle c'est le son, plus pur pour certains ; imparfait, plus vrai pour d'autres, mais aussi la pochette. « Objet sensuel », « travail artistique » sont les mots les plus utilisés pour définir ce qui permet souvent de révéler l'univers d'un artiste. Un objet que l'on aime garder et regarder. Le vinyle, produit prestige, presque luxueux au vu de son prix, est aussi, reconnaissons-le, un nouveau produit marketing créé par les majors pour compenser la mort programmée du CD en surfant sur la tendance vintage.

Ce fétichisme ambiant ne doit pas éluder une possible nouvelle forme de communication et de partage de la musique. Avec le vinyle, on peut parler d'une nouvelle approche musicale. On reprend le temps d'écouter de la musique.



### Faire vivre la musique sous toutes ses formes

La Bpi entend participer à cette revalorisation de l'écoute en proposant prochainement dans les bacs de l'espace Musiques une sélection de disques vinyles. Que vous soyez audiophiles ou simplement curieux, vous pourrez vous initier au plaisir de manipuler le disque noir et de l'entendre crépiter sous le diamant.

Outre l'objet insolite et rétro, l'attrait du vinyle est surtout qualitatif. Le microsillon est capable de restituer les basses au-delà de ce que l'oreille humaine peut entendre et sa clarté dans les aigus est sans égale. Un son plus chaleureux, plus rond, plus de variations dans les notes, un format qui favorise une écoute attentive, une pochette et des textes qui permettent de plonger dans l'univers d'un artiste : l'écoute du vinyle est bien une pratique musicale active !

Les pratiques d'écoute changent, et se superposent. Pas d'incompatibilité entre l'écoute d'une playlist en *streaming* sur son téléphone dans le métro et celle d'un vinyle sur sa platine de salon. Se faisant le reflet de cette tendance, la Bpi proposera ainsi un panorama des modes et formats d'écoute, du fichier dématérialisé au microsillon.

Dans les bacs, vous découvrirez les nouveautés de l'édition musicale, mais aussi des grands classiques qui ont fait l'âge d'or du vinyle. Ce fonds fera la part belle, notamment, aux labels indépendants dont le militantisme et la persévérance ont permis la survie et la renaissance du support : Fargo Records, distributeur de rock américain, Born Bad Records, label de rock indépendant français qui publie également des rééditions d'artistes presque introuvables, Cooler Than Cucumbers, spécialisé dans le hip-hop et le rap alternatif... et bien d'autres !

Philippe Berger et Enora Oulc'hen, Bpi

### À lire à la Bpi

- Dominique Dupuis, *Rock vinyls : une histoire subjective du rock à travers 50 ans de pochettes de vinyles*, S. Bachès, 2010 780.65(082) ROC
- Dominique Dupuis, *Progressive rock vinyls : histoire subjective du rock progressif à travers 40 ans de vinyles*, S. Bachès, 2012 780.65 DUP
- Stéphane Koechlin, *Blues vinyls*, S. Bachès, 2012 780.631(091) KOE
- Giorgio Moroder, *Extraordinary Records*, Taschen, 2009 780.65 MOR
- Stan Cuesta, *Une histoire de la chanson française en vinyls*, EREME, 2009 782.6 CUE
- Richard Gouard, Grégory Bricou, Christophe Geudin, *Vinyles : l'art du disque*, La Martinière, 2012 780.2 VIN



# dossier

# Les revues, tout un monde !

Cycle Place aux revues !

Lundi 17 mars

19 h – Petite Salle

Pourquoi parler des revues aujourd'hui ? pour souligner leur vivacité, leur énergie et leur pertinence. Les revues imprimées s'inventent, se réinventent, parfois avec peu de moyens. À contre-courant des impératifs d'urgence, elles choisissent de prendre le temps. À rebours des modes, elles sont essentielles. Un cycle de rencontres débute ce trimestre, il met à l'honneur celles qui ont pour ambition de passer le monde en revue.

15

dossier: Les revues, tout un monde!



# DES REVUES EN MOUVEMENT

**Elles pullulent : plus de 2 000 assurément. Et le mouvement qui les porte ne fléchit pas : guère de semaine sans qu'apparaisse une nouvelle revue qu'elle soit électronique ou imprimée.**

Les revues décidément ont la vie dure ou plutôt la ferveur intacte. Pourtant, régulièrement on annonce leur déclin, on moque – méconnaissance ou indifférence – le caractère suranné d'un type de publication dont le prestige, voire le magistère, s'est fané au fil des décennies... Il est vrai que cette vie éditoriale intense peine à respirer dans le monde de la librairie qui ne fait guère de place aux revues, non plus que celui des bibliothèques, ni celui de la presse qui les ignore avec constance.

Désespérance des revues? Non, inventivité renouvelée. Face à ce paysage morose, elles n'ont de cesse de muer, d'inventer de nouvelles stratégies, de multiplier les métamorphoses.

## Identités hybrides

Pour approcher le corps des revues d'aujourd'hui, l'adjectif « hybride » est sans doute celui qui porte le mieux l'empreinte de leur identité, ou plutôt de leurs identités.

Internet pouvait leur être un poison mortel: le numérique nourrissant chacun de son immédiateté et de la richesse de ses contenus, les revues allaient apparaître comme les parentes pauvres de la diffusion des savoirs et de l'accueil des nouvelles écritures et des pensées novatrices. Pourtant, de cet ennemi intime, elles ont fait un allié précieux. Bien avant les éditeurs classiques, elles se sont emparées du média, d'abord pour en faire une vitrine, puis pour y numériser leur mémoire ou, plus inventif encore, pour doter leur site de contenus différents de leur revue imprimée, l'un venant épauler l'autre. Au défi technologique, elles ont répondu par l'ubiquité: « même pas peur ».

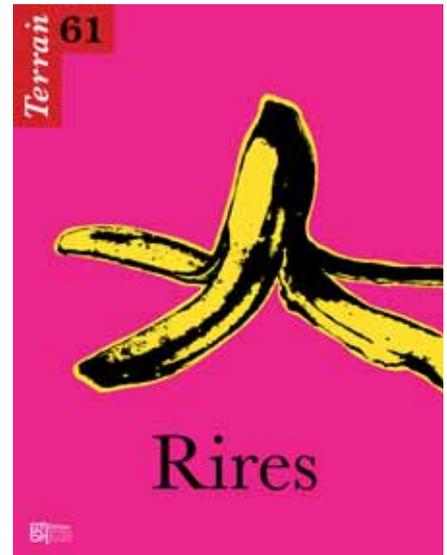
S'il existe des revues strictement et classiquement disciplinaires, riches de leur rayonnement universitaire, force est de constater que le phénomène le plus passionnant de ces dernières années est l'affirmation de revues inclassables, inassignables à un seul domaine de création ou de réflexion. On disait naguère généralistes, risquons le mot d'impures: l'impureté réside dans

cette volonté de pulvériser les frontières disciplinaires, de mêler les voix et les savoirs. Polyphoniques par nature, les revues sont devenues polyglottes, accueillant dans leurs pages des approches diverses, revendiquant le souhait de conjuguer pensée critique et création littéraire, capables de publier des articles de recherche comme des propositions artistiques.

## Attiser le désir

Variété des supports, pluralité des approches, mais c'est aussi leur forme ou leur formule éditoriale même que les revues ont su réformer. Certes, la maîtrise des outils informatiques a permis au geste artisanal de polir un objet éditorial soigné, élégant, séducteur, graphiquement abouti. Plus profondément, les revues ont su s'interroger sur l'image qu'elles donnaient d'elles-mêmes. La forme classique, proche du livre, était-elle intimidante? Qu'à cela ne tienne, elles deviendraient, pour espérer séduire un public rétif, des objets à la frontière du magazine – dans son format, dans son rythme intérieur, sa mise en page – sans rien abandonner de la matière des revues... Avatars plus récents au succès remarqué, ces publications qui ne sont ni des livres ni des magazines, les « mooks ». Le plus souvent conçus et animés par des journalistes, et bien que ceux-ci s'en défendent, les « mooks » ont un parfum de revue. On voudrait penser que l'emballage autour de ces publications, s'il traduit à tout le moins une insatisfaction face à la grande presse, révèle et attise un désir de revue.

Et dans un monde qui ne les attend pas, les revues ont compris aussi qu'il ne leur fallait pas hésiter à aller au-devant du monde: alors dans un café, une librairie, un salon, une galerie, elles multiplient les lancements, les débats, les interventions musicales, les performances, les expositions. Dans leur volonté de partage, elles bondissent hors de leurs pages. Et les voici, protéiformes.

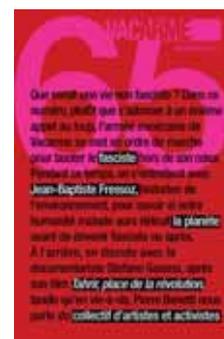




© photo. Aurore Valade © Le Tigre



« Polyphoniques par nature, les revues sont devenues polyglottes accueillant dans leurs pages des approches diverses, revendiquant le souhait de conjuguer pensée critique et création littéraire, capables de publier des articles de recherche comme des propositions artistiques. »



## Prendre le temps

Cependant, au fil de toutes ces métamorphoses, l'essentiel reste à l'œuvre: la modernité paradoxale des revues, celle qui rejoint leur plus ancienne histoire, leurs fonctions fondatrices. Face à la tyrannie du présent, elles prennent du recul, le temps de la réflexion, le temps de la pensée critique – faite d'anticipation et de déconstruction – conjugué au temps qu'elles imposent: l'envers de la lecture kleenex, vite vue, vite oubliée et vite jetée; à rebours des autoroutes de l'information, elles frayent des chemins de traverse, balisant des territoires inexplorés, cultivant des écritures nouvelles; à la célébration du nom de l'auteur, elles répondent par leur sommaire collectif; à l'étalement du tout économique, elles opposent une parole pauvre, souvent gratuite, toujours précaire.

Objets contrariants et libres, elles sont plus précieuses que jamais. Naguère, quelqu'un, filant une métaphore apparemment peu flatteuse, a comparé les revues à des vers de terre. Dans leur multitude inaperçue, les vers de terre assurent la respiration de la terre. Les détruire serait condamner la Terre à la mort: ils lui donnent de l'air. On ne saurait mieux dire: les revues, ou la respiration.

André Chabin, directeur d'Ent'revues

Depuis 1986, l'association Ent'revues propose un espace d'information et de promotion, d'action et de recherche sur les revues contemporaines, avec le soutien du Centre national du livre et de la Région Île-de-France. Elle organise le Salon de la revue, publie *La Revue des revues* depuis 1986 et anime un site internet.

[www.entrevues.org](http://www.entrevues.org)



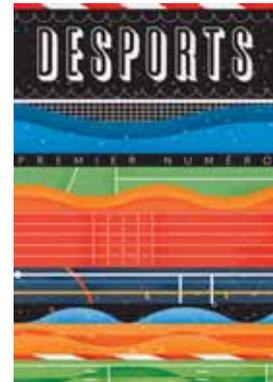
# CES REVUES QUI NOUS RACONTENT DES HISTOIRES

Depuis le lancement de la revue *XXI*, en 2006, une trentaine de revues a fait le pari fou de publier des articles au long cours. Un retour au journalisme narratif, à rebours des tendances médiatiques, pour tenter de renouer le lien entre journalistes et lecteurs.

On les voit fleurir sur les tables des librairies. Ils s'appellent *Muze*, *Feuilleton*, *France culture papiers*, *Alibi*, *We demain...* En quelques années, les livres-magazines (souvent appelés « mooks »<sup>1</sup>), objets hybrides entre la presse et l'édition, se sont fait une place dans le paysage français des revues. Ce sont pour la plupart des trimestriels d'environ 200 pages, sans publicité, et vendus en librairie à 15 euros.

Un retour vers le papier étonnant, vu la crise que traverse la presse écrite. Alors que les médias ne pensent qu'à faire plus vite et plus court, et que les études marketing ont façonné l'image d'un lecteur moyen qui lit rarement un article jusqu'au bout, les fondateurs de ces revues ont fait le pari de construire un projet à contre-courant, en proposant des articles d'une vingtaine de pages, voire plus, détachés de l'actualité. Une façon selon eux de répondre aux demandes d'un public déçu par la presse traditionnelle.

« La réponse à la raréfaction de la lecture est de proposer des articles plus longs mais différents de ceux qu'on lit dans les journaux », proclame Adrien Bosc, fondateur des revues *Feuilleton* et *Desports*. Car le credo de ces revues est de permettre au lecteur d'appréhender la réalité concrète d'un sujet grâce au récit. Raconter l'histoire de gens, parfois renommés, souvent inconnus, donne corps à un problème social, et permet au lecteur de se détacher des idées préconçues.



Après avoir créé en 2011 *Feuilleton*, Adrien Bosc et Victor Robert ont fondé *Desports*, une revue qui réconcilie littérature et sport.

## « Des histoires d'hommes et de femmes »

Dans *Desports* (n°1), l'Amérique ségrégationniste apparaît en filigrane du récit d'un match de Jack Johnson, premier boxeur noir champion du monde. Dans *Charles*, revue consacrée à la politique, ce sont « des histoires d'hommes et de femmes » qui sont mises en avant, souligne Alexandre Chabert, co-directeur de la rédaction.

Les auteurs sont souvent des écrivains ou des journalistes ayant publié des livres. Car l'article, réalisé en plusieurs semaines ou mois, voire années, doit être conçu comme un récit. Le style d'écriture, le regard porté sur le sujet et la capacité de mise en scène sont primordiaux. « Avec *Desports*, on ne voulait pas faire *L'Équipe* en plus long. Les auteurs sont engagés dans leurs sujets, leur manière d'écrire est plus subjective », explique Adrien Bosc. Chaque article, relu plusieurs fois, est considéré comme « une épreuve validée par l'auteur », résume-t-il. Quant au fondateur de la revue *Gibraltar*, Santiago Mendieta, il « regarde en premier la qualité de la narration et de la mise en scène ».

<sup>1</sup> Le terme de « mook », néologisme de « magazine » et « book », a été déposé par les éditions Autrement, pour le lancement en 2008 de leur collection « Le mook », qui publiait des trimestriels thématiques.



Feuilleton publie de longs reportages parus outre-Atlantique. Ici l'enquête de David Grann sur l'assassinat de l'avocat guatémaltèque Rodrigo Rosenberg, qui avait dénoncé ses assassins dans une vidéo diffusée après sa mort.

L'enquête du journaliste américain David Grann publiée dans *Feuilleton* (n°2) est écrite comme un polar, avec des effets de dramaturgie. Dans *XXI* (n° 2), Ariane Chemin fait de Monsieur Picchetti, « le croque-mort de la Corse », un véritable personnage de roman, qui a une « manière bien à lui de baisser le front et de saluer d'un coup de casquette contrit, quand il vous croise dans la rue, comme par déformation professionnelle. »

### Héritiers d'Albert Londres et de *L'Autre Journal*

Mais ce journalisme narratif n'est pas nouveau. Les « mooks » remettent au goût du jour une tradition française, façonnée notamment par les grands reportages d'Albert Londres, qui a révolutionné le journalisme au début du XX<sup>e</sup> siècle en mettant l'homme au cœur du récit, puis par les textes fleuves d'écrivains publiés dans les revues *Actuel* et *L'Autre Journal*, dans les années 1970 et 1980.

Cette tradition s'est perdue en France, mais a perduré dans la presse anglo-saxonne, avec le *new journalism*, un mouvement né aux États-Unis dans les années 1960. Ce journalisme d'immersion, au ton subjectif et au sens aigu du détail, se retrouve aujourd'hui dans *The New Yorker*, *The Atlantic Monthly* ou encore *Vanity Fair*. La plupart des « mooks » se réclament de ces magazines qui éditent de longs textes d'écrivains souvent prestigieux. *Feuilleton* publie même des traductions de ces reportages et des nouvelles de ces écrivains, comme Jonathan Franzen. Mais la principale référence est un trimestriel anglais fondé en 1889, *Granta*, qui mélange fiction, reportage et photo documentaire. Son graphisme a même largement inspiré celui de la revue *XXI*.



Semestrielle, *Gibraltar* explore le bassin méditerranéen et les rapports entre le sud de l'Europe et le nord de l'Afrique sous l'angle culturel, historique et sociétal. Elle propose aussi bien le récit illustré de l'épopée de l'Aéropostale qu'une enquête sur les femmes armées du Kurdistan syrien.



La démarche des « mooks » se rapproche aussi de la tendance du *slow media*, un mouvement initié par des journalistes allemands en 2010 qui prône une utilisation raisonnée des médias. Une volonté exprimée par la revue mensuelle *Au fait*, qui publie seulement deux sujets par numéro (une enquête de 60 pages et un entretien de 20 pages). Ou par *XXI* lorsqu'elle publie un manifeste pour un « journalisme utile ». Ces revues n'ont décidément pas dit leur dernier mot.

Manon Quinti



# PASSAGE EN REVUES

Difficile de choisir parmi toutes les revues qui existent ou émergent. Les trois présentées ici ont en commun de s'inscrire dans des domaines peu explorés ou de le faire d'une manière innovante. En revanche, leur modèle économique et le cadre dans lequel elles s'inscrivent diffèrent complètement. Adossée à un important groupe d'édition, *France culture papiers* est la revue d'une grande institution; *La Revue dessinée* a été imaginée par des journalistes et des dessinateurs de bande dessinée décidés à créer leur espace professionnel; *Le Tigre*, lui, est une illustration vivante de la passion et de la pugnacité qui animent les créateurs de revues.

## UNE RADIO EN PAPIER

On n'attendait pas d'une radio qu'elle publie une revue. C'est pourtant l'idée qu'a eue en 2011 Jean-Michel Djian, journaliste, producteur à Radio France et rédacteur en chef de *France culture papiers*.

### Entretien avec Jean-Michel Djian

#### Comment est né ce projet ?

Un matin, en écoutant Alain Finkielkraut, il y a trois ans. Je n'arrivais pas à podcaster alors que je voulais absolument réécouter l'émission en question, fort passionnante. Dans la journée l'idée m'est venue, j'en parle à mon ami Olivier Poivre d'Arvor qui venait d'être nommé à la tête de France Culture et à Jean-Luc Hees, patron de Radio France. Et ils ont dit: « banco ». Il a d'abord fallu, en interne, convaincre du bien-fondé de cette idée puis de sa faisabilité. Mais nous étions vraiment convaincus que cela pouvait marcher.

**Par sa périodicité trimestrielle, son mode de diffusion en librairie, mais aussi par sa qualité iconographique, *France culture papiers* se positionne comme un « mook ». Est-ce que la revue *XXI* a été un modèle ?**

Oui. Sans l'existence de ce « mook », je n'aurais pas tenté le trimestriel. Mais à vrai dire ce qui a compté pour nous c'est cette temporalité de lecture qu'offre le trimestriel. Elle correspond parfaitement à l'attente de nos auditeurs/lecteurs. Quant à l'iconographie en effet très soignée (on la doit à Bayard), elle offre un véritable plus au lecteur, très soucieux de la qualité de la transcription écrite d'abord mais aussi de l'image en général.



De l'écoute à la lecture, la démarche atypique de *France culture papiers* a séduit. Lancée en 2012, elle a été, la même année, récompensée lors des Trophées de l'innovation presse.

#### Comment se fait le choix des émissions retranscrites parmi les 2 000 heures d'antenne trimestrielles ?

Il est évident que toutes les émissions dites de flux ou qui « collent » trop à l'actualité n'ont pas vraiment de raisons d'être dans *France culture papiers*. En revanche les fictions, les docs et les entretiens longs, oui. Et là, ce n'est pas le choix qui manque ! Mais je cherche avant tout, pour chaque numéro, une cohérence éditoriale. Je le fais par le choix d'une thématique. Et ensuite par la diversité des émissions qui viennent nourrir la revue.

#### Vous proposez des émissions en intégralité et, depuis peu, certaines avant diffusion sur l'antenne. Qu'est ce qui vous a incité à faire ces choix ?

Les « avant-premières » et les « intégrales » d'émissions sont une véritable avancée, car elles donnent la possibilité au lecteur de redevenir auditeur, par instinct. Cette nouveauté a un autre avantage: permettre aux producteurs de France Culture d'être en amont de leur émission, de travailler ensemble. Mais ce qui plaît au lecteur, c'est de lire aussi des archives sonores relativement inconnues. Les interviews de Péguy par exemple dans le numéro 8 sont en ce sens un vrai bonheur de lecture.

#### Comment le public a-t-il accueilli la revue ?

Actuellement 20 000 personnes achètent la revue régulièrement en kiosque ou en librairie. Cela fait environ 100 000 lecteurs car chaque numéro est lu par cinq personnes. Notre ambition, maintenant, est de les fidéliser. Cela passe par l'abonnement. Notre progression est spectaculaire, plus de 50 % en un an. Nous allons vers les 2 500 abonnés et ce n'est qu'un début !

## LE TIGRE PAR KILLOFFER

Hebdomadaire à sa création en 2006, *Le Tigre* a été mensuel, bimestriel, bimensuel, avant de renaître en mensuel début 2011. « Curieux journal curieux » à l'éclectisme assumé, il pose un regard décalé, parfois potache, sur le monde. Le dessinateur Killoffer participe depuis le début à cette aventure. En neuf cases, il nous raconte son tigre.



## LA REVUE DESSINÉE

Résolument ancrée dans le réel, *La Revue dessinée* propose tous les trois mois, sur papier et sur support numérique, des reportages, des documentaires et des chroniques... mais toujours en bande dessinée.

À l'origine du projet, six auteurs: Franck Bourgeron, Sylvain Ricard, Olivier Jouvray, Kris, David Servenay et Virginie Ollagnier, et leur désir de travailler autrement. Lassés du format de l'album cartonné, déçus par la frilosité des éditeurs face aux possibilités du numérique, ils se sont regroupés pour redonner une dimension collective à leur travail et... croquer le monde.

S'inscrivant dans le courant de la bande dessinée documentaire et des expérimentations des romans graphiques, *La Revue dessinée* est avant tout une revue d'information. Même si le dessin affiche d'emblée la subjectivité de l'auteur, les fondateurs de la revue insistent sur la validité journalistique des reportages et le sérieux de leurs informations. Et c'est bien là que se situe la particularité de la revue: être le lieu où se rencontrent journalistes et dessinateurs. « Deux mondes qui ont beaucoup à se dire », souligne David Servenay interrogé sur Le Mouv'.

Au long de ses 228 pages, *La Revue dessinée* accueille tous les genres journalistiques (reportages, enquêtes fouillées, chroniques, récits...) et tous les styles graphiques. Dans le premier numéro, les dessins colorés cernés de noir de Jean-Philippe Stassen côtoient les planches sombres de l'argentin Jorge González et celles pleines d'humour de Marion Montaigne. Le dessin a un pouvoir narratif indéniable. Il est capable de restituer très vite dans sa vraisemblance un événement dont on connaît le lieu, la date, les acteurs mais dont on n'a aucune image. Il est, depuis des siècles, un outil pédagogique essentiel. En outre, le reportage dessiné permet de raconter tout ce qui d'ordinaire ne tient pas dans l'article: les rencontres improbables, les à-côtés de l'enquête... sans faire oublier pour autant l'essentiel.

Mais tout le monde n'est pas Jean-Philippe Stassen ou Patrick Chapatte, capables à la fois d'être reporter et dessinateur! *La Revue dessinée* procède donc à des « mariages ». Parmi les unions réussies figure celle de Sylvain Lapoix, le spécialiste des gaz de schistes, et de Daniel Blancou, auteur d'albums humoristiques. Sur le site de *La Revue dessinée*, Sylvain Lapoix raconte le début de leur collaboration: « Au début, j'envoyais des verbatim d'interviews traduites (Daniel ne parlant pas l'anglais). Mais mon compère les mettait tout de suite en bulles. De mon côté, j'écrivais les planches au kilomètre, au point qu'il n'y avait parfois plus de place pour les dessins. Notre collaboration a commencé à se fluidifier quand j'ai parlé à Daniel avec des images et lui, en figures de style. » Réussir le dialogue entre l'image et texte, le pari n'était pas gagné d'avance!



Couverture réalisée par Bed-Deum



Enquête du journaliste Jean-Marc Manach, illustrée par Nicoby, sur une transaction secrète entre la société française Amesys et la Libye du colonel Kadhafi.

Reécouter la rencontre avec les fondateurs et les auteurs de *La Revue dessinée*, à la Bpi:

- [Top départ pour La Revue dessinée: http://goo.gl/F7HJEX](http://goo.gl/F7HJEX)



## Les dispositifs d'aide

La Région Île-de-France aide chaque année plus de 30 revues à Paris et en Île-de-France. Pour bénéficier d'une aide de fonctionnement ou d'une aide à la création, les revues doivent :

- être indépendantes, payantes et dites de création,
- appartenir aux champs artistique, littéraire ou des sciences humaines,
- avoir un tirage minimum de 250 exemplaires.

Les revues aidées sont pour plus de la moitié éditées par des associations, les autres par des structures indépendantes. La littérature, les arts et les sciences humaines représentent chacun un tiers des sommes allouées. L'aide moyenne est de 6500 euros par revue et par an. Le tirage moyen des revues aidées est de 1500 exemplaires, mais la *Revue des livres* a par exemple un tirage de plus de 23 000 exemplaires. La périodicité des revues aidées est assez faible : seules 6 revues publient plus de 4 numéros par an et 7 seulement un dans l'année.

## Le Centre national du livre soutient

« la création, le fonctionnement et la diffusion sous format papier et numérique de revues littéraires et scientifiques de langue française d'excellence, publiant des textes de création, de savoirs ou de débat, destinés à un public large et diversifié, mais à diffusion lente ».

Pour cela, il attribue des subventions de quatre types : aide au fonctionnement, aide à la création de revues en ligne, aide à la numérisation, et aide au développement des revues.

Un tirage minimum de 300 exemplaires est exigé.

[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

# SOUTENIR LES REVUES

En dehors des grands groupes d'édition, le bénévolat associatif est le lot commun des revues. Celles-ci peuvent cependant compter sur des aides financières institutionnelles et sur le soutien des libraires et des bibliothèques.

## Un libraire : Le Monte-en-l'Air

Nichée au creux d'une petite place derrière l'Église Notre-Dame-de-la-Croix à Ménilmontant, la librairie Le Monte-en-l'Air étale aux beaux jours ses tables colorées dans la rue. Ce qui n'est déjà pas banal pour une librairie. Encore moins banal, la volonté de ce lieu d'être aussi galerie d'art et même, depuis peu, maison d'édition. Toujours en éveil, un œil sur l'actualité, les libraires du Monte-en-l'Air nous parlent de l'importance des revues dans leur fonds.

Le Monte-en-l'Air propose un ensemble particulièrement riche de près de 25 000 références. Si les revues y tiennent, numériquement, une part modeste, elles ont toute leur pertinence, notamment dans les domaines qui font déjà l'excellence de la librairie : les arts graphiques, les graphzines et la bande dessinée. Avec plus d'une centaine de titres comme *Soldes*, *Lapin*, *Le Tigre*, *Volume* ou encore *Vacarme*, pour n'en citer que quelques-uns, le Monte-en-l'Air mise sur la variété.

Le choix des libraires se porte plus volontiers sur des revues « transversales et barrées, curieuses et avant-gardistes », mais ils reconnaissent à des revues comme *XXI*, *Schnock* ou *La Revue dessinée*, un peu trop consensuelles à leur goût, d'avoir su trouver un public. « Entre 20 et 30 exemplaires vendus par numéro de *XXI* et près d'une quinzaine pour *Schnock*. » Un succès indéniable, surtout après cinq ans d'existence pour la première. Et dans un contexte où « il sort pratiquement un nouveau titre par jour » !

En faisant de l'événementiel un des cœurs de son activité, Le Monte-en-l'Air voit dans les revues une occasion d'organiser les soirées de lancement – déjà près de cinq par semaine ! Par essence collectives, les revues permettent de se créer un vaste réseau, d'attirer plus de monde et donc, de faire plus de ventes. Le nerf de la guerre...

## Des revues partout, à la Bpi :

- les titres généralistes et les nouveautés sont à découvrir en Presse ;
- les revues plus spécialisées sont dans le secteur thématique dont elles relèvent (littérature, art, politique...)

dossier réalisé et coordonné par Jérémie Desjardins, Marie-Hélène Gatto et Caroline Raynaud, Bpi

## LIRE ENTRE LES MURS

© Ministère de la Justice/DAP/Pierrette Nivet



**Officiellement, il devrait y avoir au moins une bibliothèque par établissement pénitentiaire. En milieu carcéral, les bibliothèques sont le cœur des activités culturelles. C'est là que peuvent exister des ateliers d'écriture ou des rencontres avec des écrivains. Ces lieux existent grâce à l'implication de l'administration pénitentiaire et de ses personnels, principalement ceux des services pénitentiaires d'insertion et de probation (SPIP), des chargés de mission culture-justice au niveau des régions – quand il y en a un –, et à l'implication des bibliothèques territoriales. La Bpi aide ces établissements à constituer leurs fonds. Nous sommes aussi allés de l'autre côté des murs...**

### Comment nous sommes entrés en prison !

Fleury-Mérogis : 4 000 détenus, une ville dans une ville, la plus grande prison d'Europe.

Nous avons rendez-vous avec Élise Waldbaum, la coordinatrice des huit bibliothèques de cette maison d'arrêt. Là commence le rituel habituel pour tous les visiteurs : laisser téléphones et clés USB dans un casier à l'extérieur, donner sa carte d'identité, déjà scannée et transmise trois semaines à l'avance à l'administration pénitentiaire en vue de cette visite. Une première porte, verrouillée, à ouvrir et à refermer vite, un premier sas. On nous demande de poser le sac à main sur un tapis roulant et de passer sous le portique de sécurité. Des

clés qui sonnent, on dépose les clés, ça sonne toujours, ce sont des pinces à cheveux que le détecteur refuse...

Une deuxième porte, des gardiens, plutôt aimables, parfois blasés. Élise remontre nos cartes à chaque étape, chaque porte, chaque sas.

Après un dédale de couloirs sécurisés, nous parvenons dans la bibliothèque centrale d'où partent tous les livres.

Là, Élise nous explique le fonctionnement de l'association *Lire C'est Vivre* pour laquelle elle travaille et les principes d'organisation des huit bibliothèques, construites sur le modèle de petites bibliothèques municipales.

Direction ensuite vers l'une d'entre elles, dans la maison des hommes. Le parcours en soi est une épreuve : à nouveau des portes à franchir, des couloirs à traverser, des papiers d'identité à montrer, mais surtout des hommes qui crient, qui s'interpellent, qui nous interpellent à travers les barreaux. De la musique sort des cellules. Des blagues nous concernant fusent aussi.

Une fois dans la bibliothèque, nous découvrons une large collection de bandes dessinées, de policiers, de science-fiction, d'ouvrages d'art, de livres étrangers (en russe, roumain, serbe, arabe, chinois...). Quelques cédéroms, mais pas de musique, ni de connexion internet, pour des raisons de sécurité.

Nous rencontrons le détenu auxiliaire de cette bibliothèque et passons un long moment à discuter avec lui. Il nous explique comment il travaille et quels sont les



© Ministère de la Justice/DAP/Laurent Lesueur

L'association *Lire C'est Vivre*, née dans le cadre d'un accord entre les ministères de la Culture et de la Justice, a créé les huit bibliothèques de Fleury-Mérogis. Chacune d'elles est gérée par des « auxiliaires

bibliothécaires détenus », responsables de l'accueil, du prêt et du rangement. Formés à la médiation culturelle, ils y travaillent six jours par semaine, de 9 h à 17 h et sont rémunérés 200 € par mois. [www.lirecestvivre.org](http://www.lirecestvivre.org)

livres qui plaisent le plus aux détenus : poésie, droit, religion, ethnologie, cuisine... – les détenus peuvent parfois cuisiner dans leur cellule.

Il nous montre aussi les bordereaux de demandes d'inscription remis aux détenus. Pas de visites spontanées dans cette bibliothèque ! Une fois inscrit (et l'inscription peut faire l'objet de nombreuses demandes auprès de l'administration), le détenu se voit attribuer un créneau hebdomadaire d'une heure à une heure trente. En général, il n'y a pas plus de six à huit détenus par plage horaire.

Cet après-midi-là, aucun détenu ne viendra, pourtant un petit groupe était prévu. Cela n'étonne pas Élise. Elle nous explique que le temps n'a pas la même valeur dedans et dehors. Tout est beaucoup plus long et complexe, ici. Une activité culturelle peut « sauter » au profit d'une promenade, d'une séance de musculation ou à cause d'une interdiction soudaine d'un gardien.

Vers 17 heures, nous quittons les lieux. Nouveaux cris et chahuts à notre passage. Nous récupérons cartes, téléphones et clés USB. Nous sortons à l'air libre, un peu sonnés, chamboulés.

**Cécile Denier**, avec la collaboration de **Maryline Vallez**, Bpi

## La Bpi donne des ouvrages aux bibliothèques des prisons

Depuis la fin de l'année 2012, la Bpi travaille avec la direction de l'administration pénitentiaire afin de proposer aux bibliothèques des prisons de bénéficier des « désherbages » qu'elle opère dans ses collections. La Bpi a pour mission principale d'offrir une collection encyclopédique actualisée. Il est donc nécessaire de se séparer régulièrement de nombreux documents alors que ces derniers sont en très bon état et restent pertinents dans beaucoup de domaines. Dans la mesure du possible, il est préférable que les personnes impliquées viennent faire leur choix sur place, ce qui est le cas pour de nombreux établissements franciliens. Des listes détaillées sont proposées aux établissements plus lointains pour que le choix soit fait en fonction des besoins et de façon clairement informée. Les bibliothèques de prison disposant normalement d'un budget d'acquisition annuel, il faut veiller à ce que notre offre ne se substitue pas aux moyens qui pourraient leur être alloués. Actuellement, une trentaine d'établissements ont une convention avec la Bpi et plus de 6 000 documents (monographies, revues, documents d'autoformation) ont déjà été redistribués. À l'avenir, nous espérons associer des bibliothèques parisiennes à ce dispositif pour proposer une offre encore plus diversifiée.

**Lorenzo Weiss**, avec la collaboration de **Jean-Marie Hermel**, Bpi

# venez !

Cycle Imaginaire des villes  
*Ainsi squattent-ils,*  
projection et débat  
Jeudi 9 janvier  
20 h – Cinéma 2

## AUX SQUATS ET CÆTERA, OU FILMER L'ENGAGEMENT AU QUOTIDIEN

Pendant plus de deux ans, la documentariste Marie Maffre a filmé l'occupation d'immeubles par le collectif Jeudi noir. Son film, *Ainsi squattent-ils*, suit Stéphane, Samantha, Julien et quelques autres entre actions militantes et invention du quotidien.

Le collectif Jeudi noir s'est fait connaître dès 2006 par des actions médiatiques et festives. Perruques colorées sur la tête, bouteilles à la main, les membres se donnaient rendez-vous – et donnaient rendez-vous aux journalistes – pour visiter des logements loués à des prix exorbitants. Marie Maffre les rencontre en 2009 au moment où ils investissent la Marquise, bâtiment en partie classé donnant sur la place des Vosges. Depuis quelque temps déjà, elle cherchait à filmer des squats: « ce sont des lieux extrêmement intéressants dans des villes comme Paris où tout tourne autour de la consommation et où tout est très cher. Il y a très peu d'espaces comme ça, "de désordre" aurait dit Albert Jacquard, d'accueil, de gratuité et de vie collective. » Mais la précarité inhérente à ce mode d'habitation avait contrarié ses précédentes tentatives. Elle profite donc de la possibilité offerte par Jeudi noir. « De plus », précise Marie Maffre, « leur manière collective de militer m'intéressait. Je suis assez admirative, ils ont une grande attention à ce qu'il



Réunion collective à la Marquise.

n'y ait pas de leadership, y compris dans une position plus militante. Ils font ça avec une grande délicatesse. »

### Vivre à la Marquise

Dans la Marquise inhabitée depuis le milieu des années 1960, Marie Maffre va pouvoir poser sa caméra. « On parle bien d'immeubles qui sont vides, souvent depuis extrêmement longtemps, et sur lesquels il n'y a pas forcément de projets », précise-t-elle avant d'ajouter: « Squatter, permet de redonner vie à

ces espaces-là. Mais malgré tout, à mon avis, ça reste une chose compliquée. Ça touche à quelque chose de très trivial: la propriété privée. Est-ce qu'à partir du moment où on est propriétaire, on a le droit de faire exactement ce qu'on veut – y compris: rien – de ses bâtiments quand on est dans une ville avec de tels problèmes de logement? »

Méfiant vis-à-vis de la parole politique, Marie Maffre choisit de filmer l'action militante à travers les actes quo-



Représentation théâtrale devant les habitants du quartier.

tidiens. La vie à la Marquise s'organise entre grands travaux de rénovation, réunions collectives: « Il faut faire le ménage! » et invitations à l'adresse des habitants du quartier. Parmi les squatteurs, Romain et Damien, étudiants en architecture, veillent sur le lieu et installent des jardins dans la cour. Les journées du Patrimoine sont l'occasion de faire visiter la maison natale de la marquise de Sévigné, on y joue au piano et on y donne des représentations théâtrales. Ici pas de graffiti, ni de peinture sur la façade. Les squatteurs sont souvent jeunes, blancs, étudiants ou artistes.

### La meilleure raison de squatter

Les raisons de squatter varient: nécessité, opportunité pour vivre un projet artistique ou d'études, acte politique, choix de vie. « Chaque facteur appartient un peu à tout le monde », précise Marie Maffre, « mais est incarné dans le film par un personnage. Le côté purement militant est plus porté par Julien,

l'« urgence sociale » par Samantha. Pour Stéphane, plus âgé, on sent que c'est quelque chose de très important dans sa vie que d'essayer de construire du collectif. » Avant d'ajouter: « Pour moi, le squat c'est aussi un temps pour réfléchir. Romain le dit bien: on fait des études et puis après on travaille. On n'a pas un temps pour interroger ce qu'on vous a appris. Est-ce qu'on est d'accord? Est-ce qu'on a envie de le transformer? Est-ce qu'on n'est pas du tout d'accord? La vie telle qu'elle est aujourd'hui, la précarité, la cherté des loyers font qu'on a un couverte sur la tête: il faut aller travailler, il faut payer tout ça! »

La propriétaire du bâtiment engage un procès, un jugement condamne les habitants à une indemnité de 25000 € par mois d'occupation. Le collectif fait appel... L'expulsion arrive. Jeudi noir s'installe alors dans d'autres lieux et occupe notamment un immeuble d'affaires, avenue de Matignon. « Un

véritable camouflet », s'amuse Marie Maffre, « pendant huit jours, ils sont restés là sans que personne s'en aperçoive ». Puis les médias s'emballent. Des politiques apportent leur soutien. L'un est prêt à dormir sur le trottoir devant l'immeuble interdit d'accès par les CRS. Des journées de stress, d'inquiétude. Mais ce qu'en retient Marie Maffre, c'est la formidable énergie qui se dégage de l'action collective. « Ils convoquent la joie! Quand les flics sont là, que l'on a passé toute une nuit puis toute une journée dans les tensions en se demandant si on va être expulsé, mettre une perruque fluo et faire la fête, ce n'est pas que du spectacle. C'est une manière de récupérer de la force. » Et ce que réussit à communiquer le film de Marie Maffre, c'est un peu de cette énergie produite dans l'action collective.

D'après les propos de **Marie Maffre**, recueillis par **Marie-Hélène Gatto** et **Catherine Revest**, Bpi.

# venez !

Henri Atlan, entre science et sagesse  
Rencontre et projection  
Mercredi 12 février  
de 16 h à 22 h – Petite Salle

## HENRI ATLAN, SCIENCE EN CONSCIENCE

Côté pile, Henri Atlan est un chercheur spécialiste de biologie. Côté face, il est philosophe, grand lecteur de Spinoza. Il est surtout un penseur hors-norme qui met en dialogue ces deux disciplines. Pendant dix-sept ans, il a participé aux travaux du Conseil consultatif national d'éthique (CCNE), une instance chargée de réfléchir aux conséquences des applications des nouvelles techniques biologiques ou médicales. Henri Atlan retrace les grands moments de son parcours.

« Je ne connais pas les motivations des autorités de la République qui m'ont nommé membre du CCNE lors de sa création en 1983. Je suppose que c'était parce que mon activité scientifique s'accompagnait d'études philosophiques. En fait, cette association s'était produite longtemps auparavant à travers des cheminements différents. D'un côté, des études de médecine, de biologie et de physique, à l'origine d'une carrière hospitalo-universitaire d'enseignement et de recherche en biophysique. De l'autre, mes origines. Enfant juif soumis en Algérie aux lois antisémites de Vichy, je me suis initié à la philosophie classique en étudiant ses grands textes et j'ai également entrepris l'étude des textes anciens de la tradition juive, Bible et Talmud notamment.

### La révolution ADN et l'ère des biotechnologies

Pendant longtemps, les études philosophiques se sont poursuivies, en parallèle, sans relation évidente avec mes activités scientifiques. Les choses ont commencé à changer à l'occasion des grandes découvertes de la biologie moléculaire des années soixante. Les découvertes de l'ADN constituaient une révolution dans l'histoire de la biologie avec des conséquences philosophiques qu'on ne pouvait pas ignorer. On comprenait les mécanismes jusque-là mystérieux de la reproduction, du développement et du fonctionnement des organismes, sans avoir à faire appel aux propriétés d'une âme animant un corps, ni même de la Vie, tout aussi mystérieuse. Celle-ci perdait un pouvoir explicatif illusoire en devenant elle-même objet d'explication.



La biologie nouvelle ouvrait ainsi l'ère des biotechnologies dont les développements extraordinaires se poursuivent encore maintenant. Mais en même temps, elle posait des problèmes théoriques en relation avec les interprétations informatiques et cybernétiques des effets de molécules – ADN et protéines – dites porteuses d'information. L'exercice de la critique philosophique était alors très utile pour distinguer, dans ces interprétations, des mécanismes explicatifs clairement identifiés de ce qui n'était que représentations métaphoriques destinées à être repensées. Ainsi, l'idée d'un programme génétique inscrit dans l'ADN dirigeant le développement et le fonctionnement des organismes comme un programme d'ordinateur, n'était qu'une métaphore résultant de la confusion entre le code génétique statique et une suite d'instructions dynamiques constituant un programme.

### Au-delà du génome

En parallèle avec mes travaux expérimentaux en biologie cellulaire et en imagerie médicale, j'ai donc entrepris, avec quelques autres, des recherches théoriques sur des mécanismes possibles d'auto-organisation susceptibles d'être observés dans des systèmes complexes constituant les organismes. Et j'ai ainsi contribué à ma façon à une science de la complexité qui n'en était qu'à son début, étudiant des mécanismes par lesquels des propriétés nouvelles d'adaptation à l'imprévu peuvent émerger, sans être programmées de façon explicite à partir d'un grand nombre d'éléments interconnectés. Ces travaux sont restés relativement marginaux tant que l'idée du « tout génétique »,

suivant laquelle toutes les propriétés des organismes pouvaient se réduire à l'exécution du programme génétique, orientait les grandes avancées de la génétique moléculaire et des technologies de l'ADN. Mais nous sommes entrés aujourd'hui depuis environ une vingtaine d'années dans une deuxième révolution biologique, qui a fait éclater cette représentation et constitue un nouvel horizon pour la biologie actuelle, dite post-génomique, s'attaquant de front, le plus souvent par la modélisation, à la complexité biologique. C'est par ce biais que j'ai été conduit ensuite à construire des modèles d'émergence de propriétés cognitives dans des réseaux de neurones et aussi à faire des travaux en immunologie et à proposer dans ce cadre une technique d'immunothérapie du sida en cours d'essais cliniques.

Ces travaux théoriques ont contribué à faire progresser une recherche autant philosophique que scientifique sur l'émergence du vivant à partir du non vivant, celle du conscient à partir du non conscient, de l'humain à partir du non humain, laissant entrevoir une unité insoupçonnée de la nature traversant toute sa diversité. Et la philosophie de Spinoza, avec sa façon radicale et originale d'affirmer une union du corps et de l'esprit comme une seule et même chose vue sous des aspects différents, me paraît la philosophie la plus adaptée à l'état actuel de la biologie et des sciences cognitives.

### La bioéthique

Tout cela me fut évidemment très utile quand je dus affronter avec mes collègues du CCNE les problèmes d'éthique posés par des applications de la biologie. La caractéristique de ces problèmes dits de bioéthique est qu'ils sont créés de toutes pièces par la science et la technologie sans que celles-ci en fournissent toutes seules des solutions acceptables par tous. D'où le recours à la philosophie et pour certains à la religion. Mais mes études talmudiques m'ont montré que ce qui est important pour juger de l'éthique des comportements n'est pas tant la croyance en des dogmes, en de grands principes philosophiques ou théologiques, que l'analyse au cas par cas des conséquences de ces comportements dans différents domaines, sociaux et individuels. »

Henri Atlan

Autorité indépendante, le **Conseil consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé**

a pour mission « de donner des avis sur les problèmes éthiques et les problèmes de société soulevés par les progrès de la connaissance dans les domaines de la biologie, de la médecine et de la santé ».

Organisme strictement consultatif, il a à ce jour rendu 121 avis qui portent, par exemple, sur les questions de commencement et de fin de la vie humaine.

[www.ccne.ethique.fr](http://www.ccne.ethique.fr)

### À lire à la Bpi :

- *Le Vivant post-génomique ou Qu'est-ce que l'auto-organisation ?* Odile Jacob, 2011 **574 ATL**
- *La Philosophie dans l'éprouvette : conversation avec Pascal Goblot,* Bayard, 2010 **168.522 ATL**
- *Des embryons et des hommes,* avec Mylène Botbol-Baum, PUF, Paris, 2007 **171 ATL**
- *Chemins qui mènent ailleurs : dialogues philosophiques,* avec Roger-Pol Droit, Stock, 2005 **14 ATL**
- *Les Étincelles de hasard,* 2 tomes, Seuil, Paris, 1999-2003 **614.15 ATL**

# venez !

Cycle Lire le monde

1914-1924: Guerres et révolutions

Lundi 27 janvier

19 h – Petite Salle

## LA GUERRE MANQUANTE

Henry Dougier, fondateur des éditions Autrement, Corinne François-Denève et Camille Saint-Jacques veulent faire découvrir les aspects sociaux et humains de « la der des ders ». En rassemblant des textes littéraires et artistiques de l'époque, ils soulignent la complexité de ces années de guerre.

**Entretien avec Camille Saint-Jacques**, écrivain, peintre et l'un des directeurs de la collection « Guerres et révolutions 1914-1924 ».

**La collection rassemble des extraits de textes introduits par des entretiens avec des personnalités contemporaines. Pouvez-vous expliquer votre démarche éditoriale ?**

Comme d'autres, on s'est posé la question de savoir ce qu'il en était de ce centenaire pour nous aujourd'hui. Il était clair que toute cette période avait déjà été largement traitée par les historiens et qu'on ne nous attendait pas pour cet aspect-là des choses. Ce qui nous a donc intéressés, ce n'est pas tellement de détailler les conséquences de cette guerre, de savoir ce que la guerre nous a fait, mais plutôt de comprendre quel « nous » il en résulte aujourd'hui : ce que ce « nous » contemporain doit encore à cette guerre vieille d'un siècle.

On s'est posé la question de manière empirique sans avoir recours à une réflexion savante. On a interrogé des préfaciers qui ne sont pas forcément des spécialistes. Alain Krivine, Marc Blondel, Jean-Michel Ribes,... prennent la parole au nom de leur action ici et maintenant. Pour chacun des ouvrages, on aurait pu trouver un universitaire. Ce n'était pas l'appareil critique qui nous intéressait, mais une sorte de *go between* entre le monde d'aujourd'hui et cette période.

On a choisi de présenter des extraits de romans qui nous semblent importants même s'ils ne sont plus forcément lus par le grand public. D'autres, comme *Le Brave Soldat Chvéïk* de Hašek, ne font pas partie des romans auxquels on pense à propos de cette guerre. Il s'agit donc aussi d'un choix littéraire, ce qui nous démarque des autres initiatives qui ont lieu actuellement autour de la Première Guerre mondiale.

**Comment avez-vous choisi les textes ?**

D'emblée nous sommes tombés d'accord sur le fait que l'aspect militaire de la guerre avait déjà été très bien exploré. Évidemment il ne s'agissait pas de faire comme si une guerre se faisait sans militaires et sans soldats. Mais c'est la dimension sociale, culturelle, humaine de la guerre qui a primé pour nous. Lorsqu'on parle de « guerre manquante », c'est ce que l'on veut souligner. D'une certaine façon, dans la mémoire des hommes, cette guerre a été confisquée par les militaires. La guerre c'est en effet un front, des hommes qui se battent et s'entretuent.



Mais au-delà c'est un phénomène social, humain infiniment plus complexe qu'un champ de bataille. Charles de Gaulle - peut-être justement parce qu'il est à la fois militaire et homme politique - voit toute l'importance de la dimension sociale de la guerre et ne manque jamais d'en parler. La guerre n'est pas qu'une chose militaire. C'est aussi l'affaire des femmes qui se retrouvent seules, celle des enfants sans pères, celle des paysans qui ne peuvent pas cultiver leur terre, celle des animaux abandonnés... C'est la guerre des simples d'esprit, des parias, celle des vieillards, des artistes, des révoltés de toute sorte... C'est cette guerre-là qui nous a intéressés. L'enjeu de cette collection est donc d'inviter le lecteur à avoir un peu d'empathie pour ces autres-là qui ne sont pas des héros. Eux aussi ont « fait » la guerre, même si leur nom ne figure sur aucun monument. Le choix de la littérature permet cette expérience d'empathie qui passe par l'identification du présent grâce au miroir du passé.

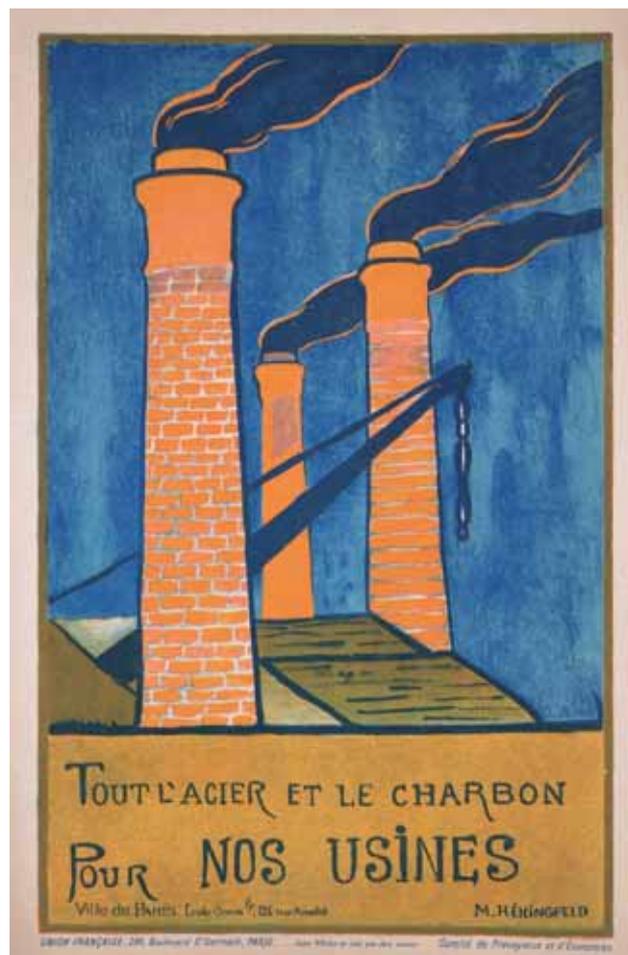
### Avec ces textes – très différents – vous souhaitez rendre la polémique de cette guerre ?

Du point de vue français, on l'imagine souvent sur un seul front. Verdun a été âprement disputé par les belligérants, mais il y en a d'autres : les Balkans, le front de l'Est, l'Arabie. Cette guerre est vraiment mondiale. Elle a des aspects militaires très variés : guerre de tranchées mais aussi guérilla des Arabes contre les Turcs racontée dans *Les Sept Piliers de la sagesse* par T. S. Lawrence. Par ailleurs, c'est un moment extraordinairement important pour les technologies. En 1909, Blériot traverse péniblement la Manche. Et pourtant, dès 1917 les premiers avions en métal sont là. En moins de dix ans, la technologie de l'aéronautique a fait un bond considérable. Et cela est vrai dans tous les domaines concernés par la guerre : le caoutchouc à Sumatra, le pétrole en Californie, le développement de la production d'électricité en France, etc. Cette guerre est une boucherie et en même temps une fantastique source de dynamisme industriel. Autant d'aspects que nous retrouvons dans le monde qui est le nôtre et qu'il ne faut pas ignorer au profit de la seule guerre de tranchées. Par ailleurs, la société a beaucoup profité de cette guerre. C'est aussi une guerre de banquiers : dans chaque camp, une grande partie de la propagande tourne autour d'emprunts auxquels les populations vont souscrire massivement.

Les textes que nous avons rassemblés dans ce premier coffret et pour les suivants montrent qu'aucun de ces enjeux n'a été perçu d'emblée. Il y a eu une bouffée de nationalisme, de patriotisme, de bellicisme absolument terrible, le tout dans une confusion indescriptible. La population a mis plusieurs années avant de comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une guerre de plus comme elle en avait déjà connue, qui allait se contenter de rebattre les cartes géopolitiques du moment, mais d'une guerre qui allait radicalement changer l'humanité. Quelques-uns le subodoraient dès 1914 : Romain Rolland bien sûr, et aussi de Gaulle qui dira plus tard : « La Grande Guerre est une révolution ».

Propos recueillis par **Jérémie Desjardins**  
et **Marie-Hélène Gatto**, Bpi

Affiches réalisées dans le cadre d'un concours, organisé au sein des écoles communales de la Ville de Paris, sur le thème des restrictions en 1918.



# venez !

Cycle Cultures numériques  
Extension du domaine de la pub  
Lundi 20 janvier  
19 h – Petite Salle

## LA PUB, REINE DU NET

**Marketing et communication ont historiquement mauvaise réputation, les logos *No Pub* fleurissent à nos portes et pourtant la publicité n'a jamais été aussi présente et essentielle. Aujourd'hui, elle fait d'internet son terrain de jeu.**

La toile est un rêve, un inventaire d'espaces publicitaires. Les *traffic optimisers* et les *web influencers*, les métriques et les *AdWords* sont les soldats et outils de la conquête d'un nouvel eldorado. Sur internet, la gratuité n'existe que par la grâce de la publicité. Google, Facebook et autres géants du web n'offrent leurs services gratuitement aux utilisateurs qu'en misant sur l'économie de l'attention et donc sur leur régie publicitaire. La publicité est devenue le modèle économique le plus usité sur le web. Mac Luhan en a rêvé ; Tim Berners-Lee, l'inventeur du web, l'a fait.

Référencement, buzz, viralité, *social média* sont les nouveaux modes de communication pour une marque. Investir la toile pour elle, ce n'est plus seulement faire une campagne d'affichage, en espérant que le slogan marque les esprits. Créer une image sur la toile, c'est être créatif et interagir avec le public. Face à l'horizontalité de la prise de parole sur la toile, les marques ont dû adapter leur stratégie. De nouveaux métiers ont donc émergé : *social media editor*, *community manager*. De nouvelles mesures de l'efficacité publicitaire sont apparues : le coût pour mille (CPM) ou le coût par clic (CPC) par exemple.

### **Dis-moi ce que tu consultes, je te dirai ce dont tu as besoin**

La publicité est devenue le carburant de l'économie numérique. Sur elle reposent les modèles économiques de la plupart des géants du web. Elle prend diverses formes. Elle peut être classique ou bien personnalisée, en fonction des caractéristiques connues de l'internaute. En effet, la croissance des réseaux sociaux où l'internaute fournit des éléments sur lui, mais aussi sur ses centres d'intérêts, bouleverse le modèle classique en rendant la distribution de cette publicité beaucoup plus ciblée et pointue. Elle peut être contextuelle, c'est-à-dire en fonction du contenu immédiat

fourni par l'internaute au cours de sa navigation. Bien sûr, les techniques de géolocalisation ont aussi permis d'affiner les résultats, en offrant une meilleure contextualisation. Mais la tendance est à la publicité comportementale, une publicité choisie en observant le comportement de l'internaute à travers le temps, à travers ses actions successives (visite de sites, mots-clés, production de contenus en ligne).

La publicité comportementale cherche à définir votre profil pour vous proposer des services et produits qui vous correspondent. Pour connaître votre comportement, les régies publicitaires utilisent des *cookies* traceurs, permettant de suivre tous les déplacements sur sites lors de votre navigation. Mais qu'advient-il alors de vos données ? La plupart des régies clament que les profils sont anonymes, puisque ne pouvant être reliés à un identifiant se rapprochant de l'identité réelle. Mais qu'en est-il vraiment ? Qui a accès à ces données et pour combien de temps ? Quelle frontière existe-t-il aujourd'hui entre les données personnelles collectées pour fournir un service et les données collectées pour fournir de la publicité ciblée ?

### **Créer le buzz, c'est encore créer !**

La publicité se transforme, se recrée sur le web. Elle n'est pas que danger, elle est aussi imagination. Certaines campagnes de buzz sont extraordinairement efficaces en jouant sur les codes de ce nouveau média, comme celle orchestrée par Stromae pour la sortie de son nouveau titre : *Formidable*. Jouant du voyeurisme propre à internet, il a d'abord mis en ligne une vidéo le montrant visiblement éméché sur une place de Bruxelles, laissant fans et journalistes croire que la dépression l'avait conduit là... avant de laisser sortir le clip, où son personnage est effectivement éméché mais retourne à la sobriété en un clin d'œil, celui du clap de fin. Sembler abîmer son image pour mieux en jouer et ressortir grandi, jouer avec les codes spécifiques du média, c'est ce que les nouveaux publicitaires tentent d'apprendre à faire. Après tout, « la publicité mène à tout à condition de ne pas en sortir », et sur internet, nous n'en sortons jamais vraiment.

**Abeline Majorel**

TOUJOURS RÉPONDRE "NON"  
QUAND UNE FENÊTRE  
INTEMPESTIVE S'OUVRE.



#### À lire à la Bpi :

- **Jonah Berger, *Créer la tendance ! Du bouche à oreille au marketing viral*, Pearson, 2013 Nouveau**
- **Jean-Marc Decaudin, Jacques Lendrevie, *E-publicité : les fondamentaux*, Dunod, (Management sup), 2011 655.8 DEC**
- **Seth Godin, *Les Secrets du marketing viral : par celui qui l'a inventé !* Maxima, 2011 655.7 GOD**

## Glossaire

### **Traffic optimiser :**

personne dont la profession consiste en l'optimisation d'un site pour que les moteurs de recherche le prennent mieux en compte, et le référencent mieux.

### **Web influencer :**

1 - personne dont le métier est d'utiliser les réseaux sociaux pour influencer l'image d'une marque,  
2 - personne ayant tissé un réseau social digital si important qu'il devient leader d'opinion.

**Métriques :** mesures des différentes actions faites par les utilisateurs sur un site

**AdWords :** publicité sponsorisée sur Google apparaissant selon la recherche de certains mots-clés attachés au produit.

**CPM :** Le coût par mille (soit pour mille pages vues) est une unité qui sert à mesurer le coût d'achat d'un espace publicitaire sur un site internet.

**CPC :** Le coût par clic est le montant payé par un annonceur à un moteur de recherche ou à un éditeur de site pour un clic amenant un visiteur depuis le lien d'une publicité (texte, image, vidéo...) vers le site de l'annonceur.

# venez !

La loi, un jeu d'enfant et... de grands  
Conférence suivie d'un atelier jeu  
Jeudi 20 mars  
19 h – Espace Presse

## JEU DE SOCIÉTÉ : JEU DE LOI

Défenseur acharné des droits des enfants, charismatique président du tribunal pour enfants de Bobigny, grand pédagogue du droit et de la justice dans les médias, Jean-Pierre Rosenczveig, est également l'initiateur du jeu de société *Place de la loi*. Rencontre avec un magistrat qui nous fait partager les règles du jeu.

### Entretien avec Jean-Pierre Rosenczveig

#### Qu'est-ce qui vous a amené à créer ce jeu ?

Nul n'est censé ignorer la loi, sauf que c'est la seule matière qui n'est pas enseignée à l'école ! Depuis 2002, on dit partout que le rôle de la justice est de rappeler la loi aux enfants. Mais comment rappeler à quelqu'un quelque chose qu'il n'a jamais appris ? De plus, d'une manière générale, les adultes ignorent la loi ; or c'est eux qui font la loi, aux yeux des enfants. C'est difficile de « parler la loi » avec un jeune quand soi-même on en ignore les termes...

#### Quelle est l'histoire de ce jeu ?

Nous l'avons conçu avec mon ancienne équipe de l'Institut de l'enfance et de la famille. Depuis 1998, il a été réédité trois fois. Gallimard a publié une version jeune public pour les 8-12 ans dont une nouvelle édition est prévue en 2014. La boîte de jeu s'autofinance : pas de sponsors, mais des partenaires, comme le ministère de la Justice, des conseils généraux, etc.

#### Pourquoi ne pas en avoir fait un jeu vidéo ?

J'ai voulu proposer une démarche de réflexion et de dialogue entre adultes et enfants, pas un enseignement de la culture juridique. Quel intérêt de répondre seul à un quiz de 50 questions ? Dix minutes après, le jeune aura oublié la réponse ! Ce jeu vise à nouer un dialogue, pas à être un cours de droit. Quand le jeu rassemble, comme à Saint-Brieuc, différents acteurs : le maire, le commissaire de police, le député, les mères de famille et les jeunes, on a deux heures de dynamique citoyenne passionnantes pour tous.



Le jeu : *Place de la loi* est une des actions de l'Association pour la Promotion de la Citoyenneté des Enfants et des Jeunes (APCEJ). Sa mission : sensibiliser à la citoyenneté et informer pour permettre à chacun de faire valoir ses droits et ainsi de mieux les exercer.

<http://www.apcej.com>

#### Quels sont les thèmes principaux ?

D'abord la question du statut personnel de l'enfant. C'est un enjeu majeur que les enfants connaissent leurs droits, et donc leurs devoirs. Est-ce que les enfants dans cette société ont des droits ? Lesquels ? Avec quelles limites ? Ensuite, c'est un jeu pour « parler la loi ». À travers ce jeu, les participants, et notamment les adultes, se réapproprient la loi : « voilà pourquoi il est interdit de voler, voilà pourquoi il faut respecter la personne humaine ». Il s'agit de relégitimer la loi par le débat public. La loi doit être respectée non pas parce qu'elle a été votée par le Parlement, mais parce que c'est une valeur fondamentale, parce que des gens y adhèrent. Une loi ne sera jamais aussi bien respectée que lorsqu'elle sera considérée comme légitime. Enfin, la connaître permettra aussi d'éventuellement la contester. La loi n'est pas gravée dans le marbre, sauf peut-être les grands principes universels... et encore, même les grands principes universels, on peut en découvrir de nouveaux !

Propos recueillis par Catherine Revest et Maryline Vallez, Bpi

#### À lire :

• *La Justice et les enfants*  
de Jean-Pierre Rosenczveig,  
Dallos, 2013

# Votre accueil

## PLACE À LA DÉTENTE !

Besoin de faire une pause entre deux révisions ? Envie de venir à la bibliothèque pour autre chose que les études ? Le Salon Graphique et le Salon Jeux Vidéo sont faits pour vous. Dans ces espaces conviviaux décorés par de jeunes graphistes et graffeurs, le moment est venu de se détendre.

Photos : Vinciane Verguethen © Bpi



La Bpi met à l'honneur les cultures « pop » dans deux nouveaux espaces au niveau 1 de la bibliothèque. Ils valorisent les pratiques culturelles des jeunes adultes et mettent en avant les « mauvais genres » : jeux vidéo, bande dessinée, littérature de genre, culture geek, cultures émergentes, etc.

### Salon Graphique

Dans le Salon Graphique, vous trouverez près de 3000 titres de la littérature graphique : une sélection de comics, mangas, romans graphiques et d'albums contemporains en tous genres ainsi qu'un panel riche et varié de bandes dessinées, des titres phares aux éditions indépendantes et plus confidentielles.

Le roman trouve également sa place au sein du Salon Graphique : 500 titres sont proposés. Ce fonds met à

l'honneur la littérature *cross age* également appelée littérature *young adult*. Ces romans traitent de la réalité quotidienne des jeunes adultes et abordent des thèmes aussi variés que la sexualité, la drogue, l'amour ou la violence. Ce fonds comprend également des fictions de genre comme le roman d'aventure, le thriller ou la *chick lit*. Les romans de l'imaginaire couvrent quant à eux les sous-genres du fantastique, de la *fantasy* et de la science-fiction : *heroic fantasy*, utopie, uchronie, cyberpunk, anticipation, *bit-lit*...

Vous vous interrogez sur la sexualité, les discriminations, les addictions ou la famille ? Le Salon Graphique vous propose des ouvrages pour aider à la construction de soi. Questions personnelles ou questions de société, notre sélection vous aidera à trouver des réponses.

Adeptes du hip-hop, du *street art* ou du skate ? Le Salon Graphique vous propose également les derniers ouvrages parus sur les cultures urbaines et émergentes pour découvrir ce qui fait l'actualité de ces courants.

### Salon Jeux Vidéo

Envie de jouer ? Trois consoles, trois jeux liés à une thématique sont disponibles dans le Salon Jeux Vidéo, en réservant sur place. La programmation des jeux, qui vont des titres les plus populaires à d'autres moins connus, est régulièrement renouvelée pour permettre d'en découvrir de nouveaux tout au long de l'année.

Parce que la culture geek ne se résume pas aux jeux vidéo, des ouvrages sont également proposés dans le Salon Jeux Vidéo. Univers fantastiques, cultures numériques, films de

série Z, jeux en tous genres, sagas cultes, créatures surnaturelles, séries télévisées sont autant de sujets couverts par le fonds « Cultures Geek ».

Mélanie Archambaud, Bpi

**Chick lit :** variante contemporaine et humoristique du roman sentimental, cette littérature à destination du public féminin met en scène des héroïnes féminines.

**Bit-lit :** vampires, loups-garous, fantômes et sorcières sont les héros de ce genre de littérature, littéralement mordante.

